

ré pendant quelque temps que Seoane et Zurbarano pourraient, après avoir mis à la raison les Catalans, se réunir à lui pour soumettre Valence et le ramener vainqueur à Madrid. Il a vu ensuite qu'il fallait quitter au plus tôt le nord de l'Espagne, et alors il a évidemment hésité entre son retour à Madrid et sa marche en Andalousie. Probablement les assertions de Mendizabal et les crailleries de la milice maillénne l'ont encouragé en erreur. Il a cru qu'il avait le temps de faire sur Séville le coup d'éclat qu'il n'avait pu faire sur Valence. Les événemens ont trahi toutes ses espérances.

De généraux d'Espartero, Van-Halen a seul conservé une grande partie de son corps d'armée. De tous ses plans, sa jonction avec Van-Halen est le seul qu'Espartero ait pu réaliser. Nous avons appris, il y a trois jours, qu'à l'aide sans doute de l'artillerie envoyée de Cadix, les deux généraux réunis canonnaient Séville et en avaient déjà presque détruit un faubourg. Violence aussi déplorable qu'elle est inutile et sans but ! Qu'espèrent donc ces deux hommes ! Les ruines de Séville leur fourniront-elles une armée pour subjuguier toute l'Espagne ? seront-elles que la reine rentre au pouvoir d'Espartero ? Hier Barcelone, aujourd'hui Séville ! Singulier procédé pour captiver l'affection et l'adhésion de l'Espagne que d'en détruire les villes les plus florissantes ! Espartero veut donc pousser à bout la patience de son pays ? Il a tort : on n'a jamais raison contre son pays.

Lorsqu'il attaquait Séville le 21, Madrid était encore au pouvoir d'Espartero. C'est là ce qui peut, jusqu'à un certain point, excuser cette attaque. Redisons-le, après la reddition de Madrid, tout acte d'hostilité ne serait pas seulement une folie ; ce serait un crime. Pourquoi, en effet prolongerait-il une lutte sanglante ? Le but serait hors de proportion avec les moyens. Pour d'autres motifs plus graves, plus sérieux ? Ils ne pourraient être que criminels.

Madrid est tranquille. Nous ne savons pas encore si le gouvernement rappellera les cortès qu'Espartero avait dissoutes, ou si, maintenant le décret de dissolution, il convoquera des cortès nouvelles. Dans cette seconde hypothèse, il est assez naturel qu'on attende la fin des hostilités pour que les élections puissent se faire partout avec tranquillité et sûreté.

Nous n'avons jamais conçu, à l'égard de l'Espagne, de son gouvernement, de son organisation intérieure, de plus vives, de plus sincères espérances que dans ce moment. Il y a eu dans le mouvement qui va, nous le pensons, se terminer, tant de mesure, tant de prudence, d'habileté et d'énergie qu'on est, ce nous semble, autorisé à en tirer d'heureux présages pour le pays. L'esprit municipal s'est montré moins exclusif, moins violent, plus clairvoyant qu'à l'ordinaire. Les hommes de guerre ont été en même temps des hommes politiques. Ils ont compris qu'il ne s'agissait pas de guerroyer chacun pour son compte, mais de concourir tous au même but. C'est ce qui a eu lieu, avec un accord, avec un ensemble qui les honore plus qu'un fait d'armes ; car ce n'est pas de leur courage qu'on pouvait douter, mais de leur franche participation à une œuvre commune, de la modération de leurs projets, de la sagesse de leur politique. L'Espagne a été si divisée par les partis ! On dirait, et tout homme de bien doit s'en féliciter, qu'elle aspire enfin au repos, mais au repos d'un pays libre et maître de lui-même ; on dirait que tous les amis de l'ordre et de la liberté veulent enfin se réunir pour former un seul et même parti, de la monarchie constitutionnelle, le parti vraiment national.

Si cette grande pensée se réalise, l'Espagne aura changé de face avant dix ans. Il ne lui faut pour cela que la paix et un gouvernement ferme et régulier. Les ressources de la Péninsule sont immenses ; la nature n'y demande aux hommes que de ne pas trop la contrarier.

L'Espagne n'a rien à redouter de ses voisins. La France en particulier n'a qu'un vœu à faire à son égard : c'est de la voir, tranquille et prospère. L'Espagne pauvre, agitée, n'est pour nous qu'une occasion de pertes, de dépenses, et un sujet d'inquiétudes. De graves questions vont sans doute s'offrir aux Espagnols ; il leur appartient de les résoudre. Le gouvernement français leur a assez prouvé qu'il n'entend point s'immiscer dans les affaires qui les concernent. Nous ne pouvons assez louer cette réserve. L'Espagne sait désormais à quoi s'en tenir sur le compte de ses voisins ; il y a eu là des enseignemens qu'elle n'oubliera pas de si tôt. Au fait, Espartero, par ses chicanes et ses prétentions, nous a rendu un service. Il n'y a pas d'ambassadeur de France à Madrid. Espartero n'a pas eu à en redouter la présence, les observations, l'influence. Il a pu suivre sans gêne tous ses penchans, se livrer à ses conseillers : il en a obtenu de brillans résultats ! Nous espérons que notre gouvernement laissera pendant quelque temps encore les choses comme elles sont. Que l'Espagne se réorganise comme elle l'entend ; lorsqu'ensuite elle nous témoignera le désir positif de rétablir les relations des deux pays sur l'ancien pied, le moment sera arrivé d'envoyer à Madrid un représentant de la France. En attendant, les intérêts français y sont, dans la juste mesure, défendus par notre chargé d'affaires, M. le duc de Glücksberg, qui dans ces conjonctures difficiles, et en particulier dans deux circonstances graves, imprévues, et pour lesquelles il manquait nécessairement d'instructions, a montré une rectitude d'esprit et une résolution tout-à-fait supérieures à son âge.

O'Connell est toujours infatigable et redoutable. Il continue son œuvre avec une persévérance et une habileté qui confondent. Rien n'est plus curieux et plus propre à montrer la puissance du tribun que la manière dont il a châtié l'emportement des habitans d'Ahassragh. Pour réprimer ainsi les écarts du peuple, il faut en quelque sorte, l'avoir dans sa main et en disposer à son gré. Les hommes assez puissans pour exciter les masses ne sont

pas très rares. Ce qui est rare, ce sont les hommes qui peuvent les contenir par leur autorité morale. Ce qui est plus rare encore, ce sont les hommes qui peuvent à leur gré les pousser et les retenir, et se faire à la fois la pensée et la volonté du peuple.

Tandis qu'O'Connell développe, organise et discipline ses forces, le parlement anglais se traîne assez péniblement sur les clauses du bill des armes. Après tout, la session ne se terminera d'une manière satisfaisante pour personne. Les whigs n'ont pas obtenu le moindre succès, et l'on peut toujours les accuser d'avoir été la cause première de plusieurs des difficultés actuelles. Les Tories ardens commencent à reprocher à sir Robert Peel, ce qu'ils appellent son hésitation et sa timidité. Les Tories modérés n'osent pas se plaindre, mais ils osent encore moins se féliciter de l'état des choses.

La situation, il est vrai, n'est pas sans embarras. On se flatterait en vain de pouvoir en sortir par des mesures purement dilatoires et négatives ; cela est désormais impossible à l'égard de l'Irlande. On peut, bien que difficilement, ramener à la raison un peuple qui n'a dans l'esprit qu'une fantaisie, qu'une erreur. On pourrait y ramener l'Irlande, si elle ne voulait décidément que le rappel ; mais, encore une fois, le rappel n'est que le prétexte, que l'arme, que le moyen ; le but est autre, et, quant au but, l'Irlande ne se trompe pas. Elle peut exagérer ses demandes, réclamer dix pour obtenir cinq, mais au fond elle a pour elle la justice. Plus on approfondira la question, plus son droit deviendra manifeste, manifeste pour tout le monde, manifeste pour les Anglais eux-mêmes, car, il est juste de le reconnaître, le droit a toujours trouvé d'éloquens défenseurs dans le parlement, et il finira par triompher. C'est ainsi que le droit a prévalu dans la question des colonies américaines, de l'esclavage, de l'émancipation des catholiques, de la réforme. Il prévaudra de nouveau au profit de l'Irlande. La question est soulevée ; le parlement ne s'en débarrassera pas, pas plus qu'il ne s'est débarrassé, autrement que par une décision favorable, des questions que nous venons de rappeler. Les Tories n'ont rien de mieux à faire que de donner carte blanche à sir Robert Peel, à l'homme qui peut le mieux résoudre la question dans leur intérêt, c'est-à-dire leur conserver le pouvoir avec toute juste la mesure de sacrifices qui sera indispensable.

Il paraît certain que la Porte est revenue à ses idées d'hostilité contre le bey de Tunis, et qu'une escadre assez considérable, qui était sortie des eaux de Constantinople, sous prétexte de faire des révolutions dans l'Archipel, a mission de cingler vers la régence de Tunis et d'en prendre possession.

Aussitôt qu'il a été informé de ce projet, le gouvernement français a, dit-on, expédié à Toulon l'ordre de faire partir pour ces parages les vaisseaux disponibles. Le *Jammapes*, l'*Alger*, le *Castor* et l'*Euphrate* ont pris immédiatement la mer, et l'on espère qu'ils seront arrivés à temps sur les lieux pour faire avorter, comme il y a deux ans, cette tentative inspirée par une arrière-pensée de mauvaise foi et de malveillance contre nos possessions d'Afrique.

L'Angleterre dans son dépit de l'échec qu'elle a essuyé en Espagne, n'est probablement pas étrangère à la résolution de la Porte. Elle aura, sans doute, cru utile de créer une diversion. Reste à savoir si elle sera plus heureuse dans la régence de Tunis que dans la Péninsule. Quant à nous, nous aimons à croire qu'elle éprouvera là une nouvelle déception.

#### UNE VISITE NOCTURNE.

J'ai un ami, je pourrais en avoir deux ; son nom, je l'ignore ; sa demeure, je ne la soupçonne pas. Perche-t-il sur un arbre ? se serre-t-il dans une carrière abandonnée ? Nous autres de la Bohême, nous ne sommes pas curieux, et je n'ai jamais pris le moindre renseignement sur lui. Je le rencontre de loin en loin, dans les endroits invraisemblables, par des temps impossibles. Suivant l'usage des romanciers à la mode, je devrais vous donner le signalement de cet ami inconnu ; je présume que son passeport doit être rédigé ainsi : visage ovale, nez ordinaire, bouche moyenne, menton rond, yeux bruns, cheveux châtainés ; signes distinctifs : aucun. C'est cependant un homme très-singulier. Il m'aborde toujours en criant comme Archimède : J'ai trouvé ; car mon ami est un inventeur. Tous les jours il fait le plan d'une machine nouvelle. Avec une demi-douzaine de gaillards pareils l'homme deviendrait inutile dans la création. Tout se fait tout seul : les mécaniques sont produites par d'autres mécaniques, les bras et les jambes passent à l'état de pures superfluités. Mon ami, vrai puits de Grenelle de science, ne néglige rien, pas même l'alchimie. Le Dragon vert, le serviteur rouge et la Femme blanche sont à ses ordres ; il a passé Raymond Lulle, Paracelse, Agrippa, Cardan, Flamel et tous les Hermétiques. Vous avez donc fait de l'or ? lui dis-je un jour, d'un air de doute, en regardant son chapeau presque aussi vieux que le mien. Oui, me répondit-il, avec un parfait dédain, j'ai en cet enfantillage, j'ai fabriqué des pièces de vingt francs qui m'en coûtaient quarante ; du reste, tout le monde fait de l'or, rien n'est plus commun : Esq., d'Abad., de Ru. en ont fait ; c'est ruineux. J'ai aussi composé du tissu ce'lulaire en faisant traverser des blancs d'œufs par un courant électrique ; c'est un bifteck médiocre et qui ressemble toujours un peu à de Pomelotte. J'ai obtenu le poulet à tête humaine, et la mandragore qui chante, deux petits monstres assez désagréables. Ce qui m'occupe maintenant c'est de sortir de l'atmosphère terrestre. Peut-être Newton s'est-il trompé, la loi de la gravitation n'est vraie que pour les corps ; les corps se précipitent dans la lune. Adieu. Et mon ami disparut si subitement que je dus croire qu'il était rentré dans le mur comme Cerdillac.